

**DISCOURS DE DECLIN ET DE RENOUVEAU AU SEIN DU PARTI
TRAVAILLISTE : RETOUR AUX SOURCES, REFONDATION, OU
RECUPERATION ?**

Emmanuelle Avril (Lille 3)

Today at the frontier of the new Millennium I set out for you how, as a nation, we renew British strength and confidence for the 21st century; and how, as a Party reborn, we make it a century of progressive politics after one dominated by Conservatives.

Tony Blair, 1999¹

Introduction

Les termes de déclin et renouveau sont récurrents dans les discours des dirigeants du « *New Labour* » et dans l'historiographie travailliste, comme l'indique le titre de l'ouvrage de Stephen Fielding publié en 1995, date symbolique de la révision de la Clause IV, *Labour : Decline and Renewal*. L'idée de déclin est en effet utilisée par le courant dit « modernisateur » pour décrire l'évolution du parti travailliste lui-même et le terme de « renaissance », ou du « renouveau », est systématiquement évoqué pour parler de la période

¹ Tony Blair, discours au congrès annuel du parti travailliste, Bournemouth, 28 septembre 99.

dite de modernisation qui a caractérisé l'évolution du parti dans les années 80. Un tel discours permet de faire coïncider le destin du parti et la destinée nationale puisque les historiens, pour la plupart, s'accordent à dire que les années 80 ont vu un renversement de tendance, renversement que Margaret Thatcher s'était d'ailleurs promis de favoriser (d'où la notion de « *recovery* » parfois accompagnée dans les ouvrages d'un point d'interrogation). La notion de déclin a permis en outre à de nombreux historiens de décrire la trajectoire de la Grande-Bretagne au XX^{ème} siècle, comme c'est le cas par exemple pour Andrew Gamble dans son ouvrage intitulé *Britain in Decline*, dont le premier chapitre explore ce qu'il appelle « *The hundred years' decline* ».

Il existe une pléthore de discours travaillistes ressassant le même thème qu'il serait fastidieux de passer en revue². Si l'on tente par exemple de dénombrer les références à la notion de renouveau dans le programme électoral de 1997, on trouve plus de 130 occurrences du terme « *new* », à quoi s'ajoutent de multiples références à l'idée de renouveau (« *renewal* », « *renew* », « *renewing* », « *renewed* ») ainsi qu'une quinzaine de références à la notion de « changement ». Son pendant rhétorique, le terme « *old* », apparaît seulement quatre ou cinq fois (les collocations les plus fréquentes l'associant à « *left* » et « *arguments* »). Les discours de Tony Blair aux congrès annuels du parti de 1996 et 1999 méritent eux aussi l'attention puisqu'il s'agit dans le premier cas du congrès qui a précédé les élections de 1997 et dans le second cas du congrès marquant l'anniversaire de la création du parti, occasion privilégiée de faire le bilan de tout un siècle.

L'année 1999 est une année décisive et symbolique à double titre puisqu'elle marque d'une part le centenaire du parti travailliste et d'autre part le passage au nouveau millénaire. Dans le discours du parti travailliste nouveau, cette date permet donc à la fois d'effectuer un retour en arrière et de jouer sur le symbolisme de l'an 2000 pour souligner le caractère à la fois inévitable et souhaitable du changement. Ce symbolisme a été exploité très tôt par les porte-parole de « *New Labour* » qui se sont efforcés de souligner la coïncidence chronologique. Ainsi, dès son discours au congrès annuel de 1996, et dans la perspective des élections très proches, Tony Blair annonce l'avènement de ce qu'il appelle « *the new Age of Achievement* » (répété quatorze fois) et joue sur le symbolisme des nombres: « *At the time of the next election, there will be just 1000 days until the new millenium. 1000 days to prepare for 1000 years* ». A la veille du nouveau millénaire, refuser de changer c'est aller à contre-courant de l'histoire.

² Pour un comptage systématique de l'occurrence des termes clés dans le discours travailliste voir Norman Fairclough, *New Labour, New Language ?*, Londres : Routledge, 2000, en particulier p.18-19.

Ce qui est plus surprenant, c'est la façon dont la commémoration de la fondation du parti est présentée comme l'occasion de couper les ponts avec le passé. C'est bien ce qu'illustre l'introduction au rapport annuel de 1999 rédigée par Margaret McDonagh, alors secrétaire général du parti : « *The centenary is a chance to pause and take stock. We need to celebrate our achievements but also to reflect on our mistakes* »³. L'ambivalence de « *New Labour* » vis-à-vis du passé est donc illustrée de manière criante par un exercice de commémoration qui s'inscrit paradoxalement dans un discours résolument tourné vers l'avenir.

Il est donc intéressant d'analyser dans un premier temps le processus de construction du mythe d'un passé systématiquement associé au déclin et donc diabolisé, afin de pouvoir étudier ensuite les usages contradictoires qui sont fait de ce mythe, à la fois justification de la rupture avec le passé et moyen de se prémunir contre les dangers de la discontinuité. Dans quelle mesure le discours de « *New Labour* », qui vise à ériger le changement en vertu cardinale tout en insistant sur la permanence des valeurs traditionnelles, traduit-il une opération de refondation symbolique ?

1. Le passé diabolisé

Il s'agit ici de comprendre le processus de construction du mythe du passé travailliste. On peut partir du slogan « *New Labour, New Britain* », qui repose sur une définition en creux de « *Old Labour* » et de « *Old Britain* ». Le long déclin du parti a accompagné le long déclin de la Grande-Bretagne. Le passé, qu'il s'agisse du passé de la Grande-Bretagne ou de celui du parti travailliste, sert donc de repoussoir. Il n'est bien entendu pas le moins du monde surprenant que la stratégie de campagne des travaillistes ait consisté à dresser un sombre tableau des dix-huit années de règne conservateur, et même de l'ensemble du XX^{ème} siècle durant lequel le parti travailliste n'a été au pouvoir que vingt-trois ans au total. Tout parti longtemps confiné à l'opposition et désireux de se positionner favorablement ne peut éviter d'adopter une telle approche afin de faire valoir son programme comme une alternative au gouvernement en place.

On trouve donc dans les discours les attaques classiques contre la politique économique conservatrice (résumées par le slogan « *boom and bust* »), la montée du chômage

³ Margaret McDonagh, Introduction, *Labour Party Centennial Report*, 1999, p.5.

et des divisions sociales. Dans son discours au congrès de 2000 Tony Blair évoque une fois de plus le souvenir douloureux de la politique conservatrice : « *Remember the late 80s/early90s, interest rates at 10 per cent for four years, 15 per cent for a year. One million families in negative equity. Record reposessions* ». Lors du congrès de 1999 il s'était fait l'écho de la théorie du déclin de la Grande-Bretagne en tant que nation : « *A century of decline, 20 years of Conservative Government still not put to rights* ». Cette assimilation du déclin national au parti conservateur soulève la question d'une éventuelle date tournant et donc la nécessité de définir un point culminant (doit-on partir de 1951 ou bien remonter au début du siècle ?) ainsi que celle des critères retenus pour mesurer ce « déclin » (doit-on considérer exclusivement l'histoire économique, ou bien doit-on prendre en compte l'histoire sociale, ou culturelle ?).

Cette insistance sur le déclin national permet au leader travailliste de brosser en contrepoint le tableau d'une Grande-Bretagne « nouvelle ». « *New Britain* » est donc loin d'être un slogan surprenant, ni d'ailleurs nouveau puisqu'il avait déjà été utilisé en 1945, notamment par le député travailliste John Freeman : « *Today we go into action. Today might be rightly regarded as D-Day in the Battle of the New Britain* », puis de nouveau en 1964 lorsque Harold Wilson lance la campagne électorale du parti : « *The choice we offer [...] is between standing still, clinging to the tired philosophy of a day that is gone, or moving forward in partnership and unity to a just society, to a dynamic, expanding, confident and above all purposive New Britain* ».

S'agissant de la destinée du parti travailliste, l'essentiel des références au passé consiste à présenter le mythe de « *Old Labour* », associé aux échecs des gouvernements travaillistes précédents. Selon l'expression de l'un des apologistes de la modernisation, le parti travailliste est lui aussi responsable du déclin : « *If the Conservatives have been guilty of betrayal, then so too has Labour* »⁴. Seules les années Attlee semblent échapper à ce travail de sape et leur statut d'âge d'or ne semble pas devoir être contesté. Dans les autres cas, l'approche consiste au contraire à noircir le tableau. Les modernisateurs insistent sur l'importance de tirer les leçons du passé, pour ne pas répéter les mêmes erreurs.

Ainsi, selon la mythologie élaborée par les partisans de « *New Labour* », deux moments décisifs ont ponctué la descente aux enfers : il s'agit d'abord de l'hiver du mécontentement de 1978-79 qui conduit à la chute du gouvernement travailliste. Cet épisode illustre la tyrannie exercée sur le gouvernement travailliste par les syndicats qui jouissent d'un pouvoir démesuré. Cette lecture repose sur la définition de stéréotypes : « les syndicats » sont

⁴ Tony Wright, *Why vote Labour?*, Londres: Penguin Books, 1997, p.22.

considérés comme une entité, alors qu'il existait des syndicats favorables aux idées révisionnistes. Tony Blair reprend cette lecture simplificatrice à son compte dans son discours de 1996 lorsqu'il prend clairement ses distances vis-à-vis des syndicats : « *The Labour government is not the political arm of anyone today other than the British people. Let us settle these arguments about industrial laws once and for good. There will be no return to the 70s* ». Une telle lecture, qui rappelle bien entendu les mises en garde de Margaret Thatcher et son obsession d'un retour aux années 70, montre qu'aux yeux des modernisateurs, les syndicats sont un frein au changement. Cette lecture a été exprimée récemment dans un discours du Premier ministre dénonçant ceux qu'il a appelé « *the wreckers* », discours prononcé début février 2002, et interprété comme une nouvelle attaque contre les syndicats. On peut bien entendu proposer une toute autre lecture de la fin des années 70, comme le fait Andy Gilchrist, secrétaire général du syndicat des pompiers : « *History has shown that when Labour governments stop listening to the unions, then the whole country suffers. That was the case in 1979 [...]* »⁵.

Le deuxième moment et aboutissement final du déclin travailliste est constitué par la déroute électorale de 1983 par laquelle le parti travailliste a manqué de peu de se trouver relégué en troisième position derrière l'Alliance, à la suite de la scission de 1981. L'épisode est présenté par les modernisateurs comme la démonstration que les électeurs ne veulent pas d'un parti travailliste associé à la planification et à la propriété collective. Ici encore, d'autres lectures sont possibles, comme le souligne un spécialiste de l'histoire du parti travailliste, Richard Heffernan : « *The contemporary modernisation thesis requires a belief that in 1983 Labour reaped the electoral consequences of straying from its programmatic traditions* ». Il essaie de démontrer que le programme électorale de 1983 est loin d'avoir été aussi « aberrant » qu'on a bien voulu le dire⁶.

Pourtant, l'argument selon lequel l'action des précédents gouvernements travaillistes illustre la faillite de « *Old Labour* » et au fait de donner la priorité donnée à la planification et à la propriété collective n'est guère défendable. Le mythe ne résiste pas à l'analyse historique. Ainsi, les deux gouvernements minoritaires de l'entre-deux guerres, caractérisés par le conformisme économique de Philip Snowden, alors obsédé par l'équilibre budgétaire, ont été décrits comme des occasions manquées de mettre en place une politique socialiste. De la même façon, les années Wilson et le gouvernement Callaghan ont été critiqués surtout pour

⁵ Andy Gilchrist, "Salvaging a Rocky Marriage", *The Guardian*, 22/02/02.

⁶ Richard Heffernan, *New Labour and Thatcherism: Political Change in Britain*, Basingstoke: Palgrave, 2000, p.69.

leur manque de radicalisme : la gauche reproche à Wilson de s'être contenté de gérer le capitalisme et à Callaghan d'avoir fait appel au FMI. Quant aux gouvernements Attlee, dont la volonté réformatrice ne peut être mise en doute, ils n'ont pas, en dépit de nationalisations massives, remis en cause le principe de l'économie mixte ni favorisé une véritable redistribution des richesses. En quoi peut-on dire que ces expériences illustrent l'échec de « *Old Labour* » ? Eric Shaw s'efforce de démontrer que le travail des modernisateurs consiste à proposer une lecture sélective de l'histoire : « *When measured against its actual record in office, however, this portrait of 'Old Labour' appears well off the mark* »⁷. On assiste donc bien à un exercice de ré-écriture de l'histoire du parti travailliste⁸.

Il est dans une certaine mesure vain de tenter de confronter les discours travaillistes avec la réalité historique qu'ils évoquent, si ce n'est pour se livrer à un exercice de démythification. La construction du mythe comporte nécessairement une part de simplification et de déformation. Ce qui est surprenant c'est qu'ici la déformation vise non pas à améliorer l'original mais à le diminuer⁹. Il est donc important de comprendre les usages qui sont fait d'un tel mythe par les dirigeants : pourquoi les modernisateurs ont-ils choisi de peindre un portrait si peu flatteur de leur propre parti ? Comment la commémoration et donc la célébration du passé a-t-elle pu servir ce travail de mise à distance ?

2. De la rupture avec le passé à sa récupération

Le mythe des causes du déclin du parti travailliste, fondé sur le diagnostic proposé par les modernisateurs, permet de justifier la nécessité de se débarrasser des entraves du passé et du même coup de ceux qui sont désignés comme les responsables du déclin. « *New Labour* » joue sur les deux tableaux en dénonçant les conséquences désastreuses de la politique conservatrice tout en se dissociant des échecs du parti travailliste lui-même. Il n'y aura ni « retour » aux années 70 (marquées du sceau des idées collectivistes), ni retour aux années 80 (décennie de l'individualisme forcené) : « *Forget the past. No more bosses versus the workers. You are on the same side* », déclare Tony Blair au congrès de 1996. Les anciens

⁷ Eric Shaw, *The Labour Party since 1945: Old Labour: New Labour*, Oxford: Blackwell, 1996, p.206.

⁸ Sur ce sujet, voir Keith Dixon, en particulier le texte d'une communication au colloque « Les Années Blair » organisé par l'université d'Aix-Marseille, octobre 2001 (à paraître). Titre : « Les mots et les choses : quelques réflexions sur la ré-écriture de l'histoire chez les néo-travaillistes ».

⁹ *Ibid.* p.217.

modèles n'ont plus cours, ce que propose Tony Blair serait donc quelque chose de véritablement « nouveau ».

La lecture de l'histoire proposée par les modernisateurs appelle à une rupture avec le passé. Plus précisément, ce sont les vaches sacrées de la gauche qui doivent être abattues. Les éléments du démarcage par rapport à « *Old Labour* » sont présentés par Peter Mandelson et Roger Liddle dans une partie de leur ouvrage, *The Blair Revolution*, intitulée « *New Labour vs old Labour* » qui étudie l'évolution de l'attitude du parti vis-à-vis du secteur privé, de l'Etat ou des syndicats¹⁰. Le point d'orgue de ce processus a été atteint avec le lancement de « *New Labour* » au congrès annuel de 1994, dont Philip Gould, principal conseiller de Tony Blair, souligne l'importance : « *Putting New Labour in massive letters in front of hundreds of delegates was effectively renaming the party* »¹¹. La rupture est ensuite confirmée par l'adoption de la nouvelle Clause IV en avril 1995. Il faut noter cependant qu'en dépit de la volonté affirmée de faire du neuf, la Clause IV a été « révisée » plutôt qu'abandonnée, et l'appellation du parti légèrement modifiée plutôt que remplacée. Il n'en reste pas moins que la rhétorique utilisée est une rhétorique de rupture. Ainsi, dans son discours au congrès annuel de 2000 le Premier ministre définit son combat : « *A fight for a new vision in which the old conflict between prosperity and social justice is finally banished to the history books where it belongs* ». Le passé doit donc être jeté aux oubliettes de l'histoire.

Pourtant on assiste dans le même temps à une récupération du passé. En effet, le congrès anniversaire de 1999, baptisé « *centenary conference* », a été une longue cérémonie de commémoration, venant s'ajouter à toute une série de cérémonies organisées dans le même but, comme l'exposition tournante, démarrée à Manchester le 28 février 2000, date exacte de l'anniversaire, qui présentait entre autres la lampe de mineur de Hardie, la pipe d'Attlee et la canne de Michael Foot. L'exploitation du symbolisme de l'anniversaire du parti a été poussé très loin puisque le parti s'est doté pour un temps d'un logo spécial, une étoile jaune à dix branches accompagnée du slogan « *100 years* », utilisé sur toutes les publications officielles et dans la salle du congrès. Lors des séances plénières du congrès, l'assemblée ainsi que les téléspectateurs ont assisté à la projection de vidéos retraçant la trajectoire du parti, avec ses héros successifs, aboutissant avec une logique implacable à la prise du pouvoir par Tony Blair. A quoi s'ajoute toute une pléthore d'objets souvenirs (tasses, posters, photos, T-shirts...) ainsi que des publications spéciales consacrées à l'histoire du parti travailliste,

¹⁰ Peter Mandelson, Roger Liddle, *The Blair Revolution : Can New Labour Deliver ?*, Londres: Faber & Faber, 1996, pp.21-28.

¹¹ Philip Gould, *The Unfinished Revolution*, Little, Brown and Company, 1998, p.220.

souvent préfacées par le Premier ministre lui-même, comme le bref rappel historique qui figure sur le site internet du parti. « *New Labour* » exploite donc systématiquement ce que Yves Poirmeur appelle le « sentimentalisme d'organisation » (la tradition du parti et ses grands hommes)¹², jouant sur la nostalgie, c'est-à-dire sur l'attachement affectif au passé.

Le travail de récupération se traduit donc par une référence constante aux grands hommes, comme dans l'ouvrage intitulé *The People's Party*, plus panégyrique qu'ouvrage historique, et contenant 104 illustrations, réalisé par deux membres du parti¹³. Dans la préface, Tony Blair mentionne le fait qu'une photo de Keir Hardie trône sur un mur de son bureau aux Communes. Keir Hardie, premier député du *Labour Representation Committee*, et dont le nom est mentionné systématiquement dans les discours et les documents officiels, est le personnage clé de la récupération des symboles du passé. Ainsi, Tom Sawyer, ancien secrétaire général du parti et l'un des principaux artisans de la modernisation des structures du parti, a clôturé le congrès de 1999 par un sketch dans lequel il jouait le rôle de Keir Hardie, avec l'accoutrement de rigueur (casquette et bretelles). On trouve aussi un livret souvenir intitulé « *The Spirit of '45* », qui montre Clement Attlee en couverture puis s'ouvre sur l'affirmation de Tony Blair : « *Today, as in 1945, the task confronting Labour is nothing less than national renewal* ».

Cette récupération symbolique du passé, qui vise à créer l'illusion de la continuité là où l'on souligne par ailleurs la rupture, est à usage à la fois externe et interne. Il s'agit d'une part de souligner le changement tout en prenant soin de conserver les emblèmes, puisque, dans le cadre de la compétition interpartisane, il est crucial de se rattacher à un lignage. Il s'agit d'autre part d'entretenir la loyauté des adhérents traditionnels et des syndicats, ce qui justifie le rappel systématique des origines. Cette fonction du rituel de commémoration a d'ailleurs été rendue très claire par le lancement d'une campagne de recrutement intitulée « *centenary membership* ».

Le passé évoqué est si lointain qu'il n'est plus question qu'il puisse encore servir de modèle. On retrouve la même stratégie à l'œuvre dans l'évocation de la grandeur nationale : le passé comme Histoire est revendiqué. Ainsi, dans l'introduction à l'ouvrage de Tony Wright et Matt Carter, Tony Blair déclare : « *we honour history* ». La rhétorique marche à plein dans le discours prononcé au congrès de 1996 : « *Consider a thousand years of British*

¹² Yves Poirmeur, « La concurrence ludique dans les parties politiques. L'exemple du parti socialiste français », rapport présenté dans le cadre du quatrième congrès de Paris organisé par l'Association Française de Science Politique, 23-26 septembre 1992, p.10.

¹³ Tony Wright, Matt Carter, *The People's Party : the History of the Labour Party*, Londres: Thames and Hudson, 1997.

history and what it tells us. The first parliament in the world. The industrial revolution ahead of its time. An empire, the largest the world has ever known. The invention of virtually every scientific device of the modern world. Two world wars in which [...] in its defeat of the most evil force ever let loose by man showed the most sustained example of bravery in human history ». On peut bien entendu s'attendre à ce type d'appel à la fierté nationale, qui rappelle l'envolée de Margaret Thatcher au congrès conservateur de 1975¹⁴, de la part d'un chef d'Etat. Ce qui est plus surprenant, c'est la tentative d'associer un parti politique relativement jeune à l'histoire de la Grande-Bretagne.

Dans le même discours, Tony Blair tente de suggérer l'idée d'un passé mythique et intemporel, source de « *New Labour* » : « *[The Labour Party] stands in a tradition bigger than European Social Democracy, bigger than any 'ism', bigger than any of us. A tradition far above ideology but not beyond ideals. [...] It was there when the ancient prophets of the Old Testament first pleaded the cause of the marginal, the powerless, the disenfranchised. There when Wilberforce fought the slave trade against the vested interests of Tory money. There when the trade union movement began as an instrument against abuse in the workplace [...]* ». Tony Blair place ainsi « *New Labour* » dans une tradition qui dépasse largement l'histoire du parti travailliste.

La casquette de Keir Hardie n'est plus menaçante ni ridicule, elle est un symbole vidé de sa substance idéologique et historique que l'on peut brandir comme une relique mais dont l'existence est nécessairement confinée au musée du travaillisme. Sous couvert d'un retour aux sources les modernisateurs ont essayé de délégitimer les cent années de vie du parti travailliste, lesquelles se résument à l'histoire d'un long déclin jusqu'au début de la modernisation en 1985. La modernisation du parti est présentée comme une opération de sauvetage, comme le traduit le sous-titre de l'ouvrage de Philip Gould : *How the Modernisers Saved the Labour Party*¹⁵.

Ce processus s'accompagne donc d'un discrédit des anciens symboles (politiques ou valeurs) jugés anachroniques, comme l'illustre la révision de la Clause IV qui avait le statut de texte fondateur. Le discrédit du passé est bien l'effet visé par la fausse nostalgie exprimée par Margaret McDonagh dans son dernier discours au congrès de 2001 : elle amuse l'assemblée aux dépens du parti en évoquant, dans son passé de militante, l'épisode où elle devait poser aux électeurs potentiels (une vieille dame, un homme en débardeur, etc.) la

¹⁴ Margaret Thatcher, discours au congrès annuel du parti conservateur, Brighton, 10 octobre 1975. Le discours contient entre autres une liste exhaustive des inventions attribuées à la Grande-Bretagne.

¹⁵ Philip Gould, *op.cit.*

question suivante : « *do you believe that we should move to a more centrally planned economy ?* ». La moquerie à l'encontre de la culture traditionnelle travailliste est une stratégie systématiquement utilisée par les partisans de « *New Labour* » et vise à représenter « *Old Labour* » comme un parti détaché de la réalité et des électeurs.

Une telle approche permet donc de concilier tradition et changement . Il faut en effet qu'une certaine continuité soit préservée pour légitimer l'autorité des nouveaux dirigeants. *The Red Flag* a été chanté à la cérémonie de clôture du congrès jusqu'en 1999, les organisateurs prenant même soin de distribuer les paroles aux participants pour que la performance retransmise à la télévision ne soit pas trop piteuse. La récupération donne cependant parfois des ratés : ainsi dans un numéro spécial du journal destiné aux adhérents, *Inside Labour*, consacré au centenaire du parti, le prénom de Keir Hardie a été systématiquement mal orthographié et Emmeline Pankhurst, leader des suffragettes, s'est trouvée rebaptisée Emily¹⁶. De telles erreurs trahissent la méconnaissance de l'histoire du parti chez ceux qui l'utilisent pour rallier les troupes.

L'anthropologue David Kertzer propose dans son ouvrage consacré aux rituels politiques une analyse des rapports dialectiques entre les rites (garants de la stabilité) et le changement : « *Ritual can be important to the forces of political change just because of its conservative properties. New political systems borrow legitimacy from the old by nurturing the old ritual forms, redirected to new purposes* »¹⁷. Il montre que les partis politiques soumis à un changement radical d'orientation sont tentés de faire appel à la continuité offerte par le rituel pour asseoir leur légitimité politique, qu'il convient donc d'appeler « légitimité d'emprunt ». La discontinuité introduite par la modernisation du parti nécessite donc le recours par les leaders à des symboles suffisamment puissants pour éviter l'implosion. Le recours aux symboles permet en outre de favoriser l'unité en l'absence même d'un consensus puisque les symboles se prêtent à une quantité d'interprétations. Lucien Sfez parle d'« opérations magiques de recohésion d'un ensemble dispersé »¹⁸.

Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'une cérémonie de commémoration, laquelle tendrait à faire revivre le passé, la commémoration du centenaire de la création du parti travailliste a été l'occasion d'accélérer la « musée-ification » de tout ce qui a précédé l'émergence de « *New Labour* » et peut-être de faciliter le travail de deuil¹⁹. En ce sens, la rhétorique modernisatrice de récupération des symboles et du passé fonctionne comme un

¹⁶ *Inside Labour, the New Labour Magazine*, January 2000.

¹⁷ David I. Kertzer, *Ritual, Politics, and Power*, Yale University Press, 1988, p.42.

¹⁸ Lucien Sfez, *La symbolique politique*, PUF, 1988, p.14.

¹⁹ Philippe Braud, *L'Emotion en politique*, Paris: Presses de Sciences Po, 1996, p.136.

puissant outil de légitimation du pouvoir. L'évocation du passé peut-être considéré comme un rituel par lequel « *New Labour* » tente d'affirmer sa légitimité tant sur la scène publique qu'au sein du parti. Ce travail de récupération et de mise à distance s'apparente donc à une « expropriation symbolique »²⁰.

3. Refondation ?

La thématique du renouveau est au cœur de la notion de « *New Labour* », comme l'indique cet extrait du discours de Tony Blair au congrès de 1996 : « *For the future not the past. [...] For the age of achievement not the age of decline* ». Dans le programme électoral de 1997 on peut lire : « *a modern programme of change and renewal for Britain* ». Le nœud de toute réflexion quant à la nature du projet revient à tenter de déterminer ce qu'il y a de véritablement nouveau dans « *New Labour* ». La modernisation a consisté en une révision programmatique et une réforme des structures du parti. Mais s'agit-il pour autant d'une véritable refondation ? Il y a-t-il eu apparition de formes nouvelles ? Comme le slogan « *traditional values in a modern setting* » l'illustre, la difficulté de définir « *New Labour* » repose sur l'ambiguïté d'un discours qui affirme un attachement à la fois aux vertus de changement et à des valeurs définies comme « traditionnelles ».

S'agissant de la notion de renouveau, on peut tout d'abord analyser la définition qu'en donnent les modernisateurs eux-mêmes. Ainsi, le programme électoral de 1997 tente de montrer en quoi le parti travailliste est « nouveau » : « *In each area of policy a new and distinctive approach has been mapped out, one that differs from the old left and the conservative right. This is why new Labour is new* »²¹. Le thème de la modernité (« *modern* », « *modernise* », « *modernisation* ») est décliné vingt-cinq fois dans le document. En outre, les signes puissants de renouveau abondent, en particulier l'adoption d'un nouvel emblème, la rose, en 1985, puis la modification du nom en 1994.

Le parti s'est doté de nouveaux symboles, mais au-delà des changements de signes identitaires il est difficile d'identifier ce qu'il y a de véritablement neuf. Il est par exemple impossible de trouver une véritable date tournant qui marquerait l'émergence de « *New Labour* ». Le discours de la rupture donne l'illusion qu'il existe une année zéro, une date de

²⁰ David I. Kertzer, *op.cit.*

²¹ « Because Britain deserves better », *New Labour, manifesto 1997*, p.3.

refondation qui aurait le même poids symbolique que la date de création du parti. Richard Heffernan souligne que le processus de transformation du parti à partir de 1983 s'est effectué en plusieurs étapes : « *1994 was not a 'year zero' for the Labour Party because Blair's reforms were built on the firm foundations established before he came to the leadership* »²². « *New Labour* » n'a pas de véritable date de naissance.

La stratégie de présentation de « *New Labour* » apparaît très clairement dans la façon dont on identifie l'adversaire, élément déterminant du positionnement du parti dans le champ politique. Tony Blair offre sa définition de l'ennemi lors du congrès de 1999 : « *Arrayed against us: the forces of conservatism, the cynics, the elites, the establishment. Those who will live with decline. Those who yearn for yesteryear* ». Cette déclaration marque l'antagonisme entre les forces positives de changement et les forces conservatrice : le changement se trouve élevé au rang de vertu cardinale. Partant, il faut éliminer les obstacles au changement. Le jeu des étiquettes indique clairement que les obstacles au changement sont tout autant internes qu'externes : « *A New Britain where the extraordinary talent of the British people is liberated from the forces of conservatism that so long have held them back, to create a model 21st century nation, based not on privilege, class or background, but on the equal worth of all. And New Labour, confident at having modernised itself, now the new progressive force in British politics which can modernise the nation, sweep away those forces of conservatism to set the people free* ». L'ennemi intérieur et l'ennemi extérieur partagent les mêmes intérêts qui sont de faire obstacle au changement. En recoupant les différentes déclarations, on voit que l'ennemi intérieur englobe à la fois les syndicats, la gauche dure et la gauche modérée. Par exemple, l'aile gauche est systématiquement assimilée au courant trotskiste *Militant* qui avait pratiqué l'entrisme jusqu'à son expulsion du parti en 1985. Le label « *Old Labour* », plus implicite qu'explicite, permet donc d'opérer un amalgame entre les différents groupes hostiles aux modernisateurs.

Dans le même temps on assiste à l'évocation répétée de valeurs considérées comme permanentes, associées à l'idée d'un retour aux origines. Les historiens Michael Kenny et Martin Smith soulignent l'ambivalence du discours travailliste et ce retour à un passé mythique : « *one of the most intriguing elements of its public discourse about Labour's past is the narrative of genesis which some of its leading figures employ : Labour needs to be returned to its point of origin* »²³. Tony Blair ne cesse d'affirmer son attachement aux principes fondateurs du parti. La continuité est soulignée, les valeurs originelles, définies par

²² Richard Heffernan, *Op.Cit.*, p.83.

²³ Steve Ludlam, Martin J. Smith (dir.), *New Labour in Government*, Macmillan, 2001, p.236.

Tony Blair comme « *democracy, tolerance, fairness and decency* », perdurent. Dans l'introduction au Rapport Annuel du parti en 1999 on peut lire : « *It is these values which led to the formation of our party a century ago. The world has changed enormously over this time but our values have not. [...] They will continue to guide us in all we do and to shape all our policies in the new century* ». Autre illustration de la volonté de souligner la continuité, l'évocation du système de santé dans le discours au congrès de 2000: « *The NHS was the greatest achievement of the post-war Labour government. It was based on a simple, clear enduring value : that healthcare should be based on need not ability to pay. [...] The Labour Party will never abandon what was one of the greatest civilising acts of emancipation this country had ever known* ». La rupture avec le passé est présentée paradoxalement comme un retour aux sources, en particulier au socialisme éthique de Tawney²⁴.

Mais dans quelle mesure les valeurs ainsi revendiquées par « *New Labour* » sont-elles à l'origine du parti ? On peut par exemple considérer avec Tudor Jones qu'il s'agit simplement d'un retour à la tradition révisionniste²⁵, ou peut-être du passage à un ordre post-révisionniste, comme le fait Eric Shaw. D'un autre côté, la référence à Lloyd George, Beveridge et Keynes dans le discours au congrès de 2001 pourrait marquer un retour au nouveau libéralisme du début du siècle. Quant au conservatisme (voire l'autoritarisme) social de « *New Labour* », en particulier l'importance donnée à la famille (laquelle est même mentionnée dans la nouvelle Clause IV), il semble marquer une volonté de continuité par rapport aux Conservateurs en dépit de la rhétorique de changement. Le débat reste donc ouvert quant aux sources philosophiques ou éthiques de « *New Labour* ».

Il est possible de considérer avec Eric Shaw que le processus de modernisation a provoqué au sein du parti ce qui s'apparente à une crise d'identité : « *The transformation of Labour has also produced acute problems of identity : what does it stand for, what are its governing ideals and what distinguishes it from its rivals ?* »²⁶. Il préfère d'ailleurs parler de « transformation » plutôt que de « renaissance » ou « renouveau ». Une telle interprétation est d'autant plus convaincante que, comme l'explique Malek Chebel, la crise d'identité tend à se manifester par une « exagération des signes identitaires »²⁷. Les discours des dirigeants tendent cependant à nier la possibilité d'une telle fragilisation de l'identité en soulignant que le débat sur la philosophie du parti participe de l'identité même du parti. Ainsi Margaret

²⁴ Alex Callinicos remet en cause ce souci de s'associer à des valeurs dites « traditionnelles » : « *there is no reason in principle why traditional values should survive* », *Against the Third Way*, Polity Press, 2001, p.64.

²⁵ Tudor Jones, *Remaking the Labour Party*, Londres: Routledge, 1996.

²⁶ Eric Shaw, *The Labour Party since 1979; crisis and transformation*, Londres: Routledge, 1994, p.224.

²⁷ Malek, Chebel, *La Formation de l'identité politique*, PUF, 1986, p.198.

McDonagh dans son discours de démission au congrès de 2001 souligne cette caractéristique du parti: « *We won't all agree on what the solutions are. It wouldn't be the Labour Party if we did* ». L'idée est reprise dans un article de Ben Pimlott : « *To say that the Labour Party is going through a crisis is rather like complaining about the English weather : when was it any different ? Labour has been wondering what kind of party it is since the day it came into existence* »²⁸. C'est là une façon de ritualiser le conflit interne et de le vider de son contenu idéologique.

Au total, peut-être faut-il considérer qu'il n'existe pas de véritable définition du parti travailliste, dans la mesure où tout parti politique est « un espace de concurrence objectif » au sein duquel différents groupes luttent pour « le droit de parler au nom de l'entité et de la marque collective »²⁹. Les symboles attachés au parti sont utilisés par les modernisateurs pour se poser en porte-parole légitimes et donner une définition possible de l'identité du parti. La définition proposée par « *New Labour* » tente d'effectuer la périlleuse synthèse entre certains fondements déclarés immuables et la promotion systématique du changement.

Conclusion

Dans la rhétorique de « *New Labour* », l'idée de déclin est associée au passé, dont il est par conséquent impératif de se dissocier, qu'il s'agisse de rejeter les épisodes « douloureux » de l'histoire du parti en diabolisant les expériences passées, ou d'exposer en vitrine les rares moments de gloire qui ne doivent plus exercer d'autre influence que de susciter l'attachement affectif des adhérents. L'idée d'un congrès anniversaire faisant abondamment appel aux origines, a servi, paradoxalement, à faciliter une opération de renouvellement du mythe fondateur et donc à démontrer la nécessité d'une rupture.

Sous couvert de renouveau on assiste en réalité à un retour en arrière, mais ce qui est présenté comme un retour aux origines du parti travailliste est en réalité un retour à un passé mythique, reconstruit. Tony Blair semble faire des emprunts à diverses traditions, brouillant ainsi les pistes. Les valeurs prônées par le Premier ministre ne sont-elles qu'un masque servant à dissimuler l'absence de fondement éthique ou philosophique du projet « *New Labour* »? David Marquand souligne les paradoxes de « *New Labour* ». S'agissant du projet des modernisateurs il explique : « *We know only what it is not* » [...]. *What it is remains a*

²⁸ Ben Pimlott, "Labour in crisis?", *Fabian Conference News*, 27 septembre 1993, p.4.

²⁹ Michel Offerlé, *Les Partis politiques*, PUF, 1987, p.25.

mystery »³⁰. Plus loin il conclut: « *It has constructed a formidable myth, but not a distinctive ideology* »³¹. Le concept de « troisième voie », qui suscite désormais la moquerie, comme l'avait fait auparavant le concept de « *stakeholder* », était-il autre chose qu'un procédé rhétorique visant à justifier la soumission à la loi du marché ? La facilité avec laquelle les concepts devant guider l'action du gouvernement sont adoptés puis abandonnés trahit l'absence d'ancrage idéologique.

Il est symptomatique que l'inflation des références symboliques ait lieu au moment où le plus grand flou règne quant à l'identité de « *New Labour* ». L'appel presque hystérique à la mémoire du parti n'est-il qu'une façon de donner l'illusion de la cohésion du parti, à l'extérieur comme à l'intérieur, et l'identité ainsi présentée par les modernisateurs n'est-elle qu'un « simulacre d'identité »³² ?

³⁰ David Marquand, *The Progressive Dilemma*, London : Phoenix, 1999, p.233.

³¹ *Ibid.*, p.236.

³² Lucien Sfez, *op.cit.*